

# Onna drola de préïre : (patois du Pays d'Enhaut)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 49

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183938>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

garde..... Le mouvement a été compris. Seul, un futur soldat s'est trompé de pied et a avancé le pied droit.

Le brave commis voyant à l'extrémité du rang deux jambes collées l'une à l'autre, s'écrie furieux : « Quel est cet imbécile qui lève les deux pieds à la fois ? »



Un habitant du Jorat se présentait l'autre jour à l'Hôpital cantonal, demandant la permission de visiter un pauvre diable de son village qu'on lui avait dit être gravement malade. Cette permission lui étant accordée, il s'entretint quelques instants avec ce dernier, qu'il trouva bien changé et bien souffrant.

En se retirant, il prit à part un des infirmiers et lui demanda ce qu'il pensait de son combourgeois : « Ma foi, répondit l'infirmier, ça va bien mal ; il est attaqué du poumon et ça va tomber en étiisie. »

Rentré chez lui, notre paysan fut interrogé par tous ses voisins sur l'état du malade : Coumeint va Samuiet, lui demandait-on.

— Oh m'ont de que l'étai attaquâ dâo Piémont et que cein vâo tscheidré ein Italie.



#### Onna drola de préire.

(Patois du Pays d'Enhaut.)

Quand on oût préi le menischtrés, on ché crai que d'é fachilo dé n'an fèrè autant, mâ s'chon l'ai ché bouté va enco grai.

L'ai n'avai on que préivè pas tru choveint ; on l'ai demandé on dzor : — Commeunt fas-ton, Djan, quand tou priés ?

— Vai-tou, y'aré prau à dré (dire) ; mâ ché pas commeunt tot chein arrandzi ; adon, réchito l'a, b, ché, tant quié ou bet, et iou dio : « Ora, mon Diu, arrandze-lè commeunt tou voudris. »



On lit dans une de nos feuilles d'annonces :

« Une dame demande à partager sa chambre avec une personne de son sexe située au soleil levant. »



#### BALSAMO VENTRILOQUE

(Fin.)

Vingt ans après, le 19 septembre 1780, la ville de Strasbourg était en rumeur.

Une foule considérable s'était, dès le matin, portée hors des murs, et debout sur le pont de Kehl ou attablée dans les guinguettes situées sur les chemins environnants, elle semblait en proie à une attente pleine d'impatience. Au moindre bruit, à la moindre rumeur, tous les regards se portaient au-delà du Rhin, sur la route d'Allemagne.

Qui donc attendait-elle ainsi ? Quel prince, quel roi allait faire son entrée dans la capitale de l'Alsace ? Au dire des enthousiastes, c'était plus qu'un prince, presque un Dieu, — un homme pour qui la nature n'avait plus de secrets ni l'avenir de mystères. C'était le comte de Cagliostro, le grand thaumaturge !

Cependant, tandis que l'éloge de cet homme étrange était

dans toutes les bouches, un petit vieillard s'en allait de groupe en groupe, prêtant l'oreille aux conversations et s'arrêtant de préférence auprès des gens qui donnaient sur l'âge et la personne de Cagliostro des renseignements plus ou moins exacts. A certains détails, il tressaillait, et même une fois, ayant entendu dire que le grand thaumaturge avait l'apparence d'un homme de trente-cinq à trente-six ans, il murmura :

— Mon coquin aurait cet âge. Si c'était lui !... Il faut absolument que je le voie.

Mais soudain un grand mouvement se produisit dans la foule ; un flot de peuple se précipita tumultueusement vers le pont. Cagliostro arrivait enfin, et son cortège était vraiment digne d'un prince.

Une nuée de laquais et de valets de chambre vêtus de livrées magnifiques, avaient pris les devants pour dégager la route, et lorsqu'à grand'peine on eût ouvert un passage, il parut soudain, dans une calèche découverte, à côté de Seraphina Feliciani, sa femme et sa complice, alors dans tout l'éclat d'une éblouissante beauté !

Sa marche fut un véritable triomphe et il s'avancait, calme et souriant, au milieu des cris et des acclamations, lorsqu'à la porte de la ville, un incident inattendu l'arrêta court.

Un petit vieillard, celui-là même qui s'en allait curieusement de groupe en groupe, s'était maintenu, par des efforts surhumains, au premier rang de la foule.

A l'arrivée de Cagliostro, une émotion singulière s'était reflétée sur ses traits. Il avait pâli et était demeuré immobile et tremblant, comme un homme en proie à un doute pénible. Puis soudain il s'était précipité vers la voiture, et se jetant à la tête des chevaux :

— C'est Joseph Basalmo ! s'écria-t-il, c'est mon voleur ! arrêtez-le !

Et apostrophant Cagliostro lui-même, et le menaçant du geste :

— Mes soixante onces d'or, coquin ! reprit-il d'une voix étranglée par la fureur. Mes soixante onces d'or !

Ce petit vieillard, on l'a deviné, était ce Murano si rudement étrillé par les diables. Le vol de Basalmo avait achevé de détruire son crédit, déjà fort ébranlé par ses pertes précédentes, et il avait dû quitter Palerme, complètement ruiné. Depuis lors il parcourait l'Allemagne et la France, vivant tant bien que mal d'un assez pauvre commerce de colportage, mais s'étant juré, si jamais il remettait la main sur Balsamo, d'en tirer une vengeance éclatante.

Déjà, précédemment, il avait failli le rejoindre. Mais cette fois il le tenait en son pouvoir et il se croyait sûr d'en obtenir justice, car le peuple stupéfait et consterné, avait fait silence et attendait avec anxiété l'issue de cette altercation scandaleuse. Seul Balsamo n'avait manifesté aucune émotion. Toujours calme et toujours souriant, il ne semblait pas même voir l'homme qui l'accusait et l'injurait. Irrité de cette indifférence, et la prenant pour une bravade, Murano l'invectivait avec un redoublement de violence, lorsqu'une voix grave et impérieuse, qui semblait descendre du ciel, domina soudainement la sienne et dit :

— Ecartez cet insensé. Il est possédé par les esprits infernaux !

Un frisson parcourut la foule, frappée d'étonnement et de terreur. Des femmes, des enfants tombèrent à genoux en implorant la protection de l'Elu. Puis, après une courte hésitation, le peuple indigné, se précipita devant la voiture pour la dégager ; Murano disparut, enlevé par un flot de furieux et Basalmo passa, triomphant et sauvé.

Ventriloque prodigieux, il avait demandé son salut à l'artifice, grâce auquel il avait consommé son vol. Malgré l'insuccès de cette première tentative, Murano ne perdit pas courage. Il invoqua le secours de la justice. Mais Balsamo était trop puissamment protégé pour que la plainte d'un accusateur obscur eut chance d'aboutir, et il ne fut pas même inquiété.

Cependant il n'échappa pas au châtement. Dix ans plus tard, il le trouvait à Rome, dans les prisons de l'inquisition, où il est mort, démasqué et oublié.

Ernest FALGAN.